**Toulouse, 25 novembre 2023**

**Guerres et paix dans le monde**

**du 19ème au 21ème siècle**

**Colloque organisée par le Conseil départemental, le Journal L’Humanité, et l’association Les Amis de Jean Jaurès à Toulouse**

**Accueil**

 par Sébastien Vincini, président du Conseil départemental de la Haute-Garonne

**Introduction**

par Rémy Pech, président des Amis de Jean Jaurès à Toulouse et Gilles Candar, président de la Société d’Etudes Jaurésiennes

En ce moment précis, où les institutions interétatiques multilatérales peinent à défendre la paix, en Ukraine comme au Proche-Orient, une journée de réflexion et de débat prévue de longue date trouve toute sa légitimité.

Souvent présenté comme une fatalité, le déclenchement en 1914 de la Première guerre mondiale résultait certes de l’exacerbation des rivalités nées de la concurrence capitaliste et du heurt des impérialismes coloniaux, mais aussi de la passivité ou de l’agressivité d’opinions publiques travaillées par les nationalismes et les xénophobies.

L’incapacité à mettre en place des institutions et des procédures d’arbitrage, les contradictions internes et l’impuissance de l’Internationale ouvrière ont alors réduit à néant les possibilités d’enrayer l’engrenage belliqueux.

L’assassinat de Jean Jaurès le 31 juillet 1914 préluda à la grande tuerie. Mais la pensée féconde et l’action inlassable de l’apôtre de la paix au cours des années précédentes éclairent le contexte du processus tout en offrant de larges pistes de réflexion pour analyser la situation présente avec la lucidité nécessaire.

Deux types d’intervention marqueront cette journée :-

La matinée sera marquée par l’analyse de l’antagonisme « guerres et paix » au 19ème et au début du 20ème siècle et de ses prolongements aujourd’hui.

L’après-midi permettra la confrontation d’expériences directes des conflits et d’analyses davantage centrées sur les conflits en cours et de mettre en débat les possibilités de les interrompre et d’instaurer la « paix véritable » si ardemment souhaitée par Jean Jaurès.

**Communications**

Sylvain Venayre (Université de Grenoble)

**L’opinion publique européenne et les guerres lointaines**

« Comment connaître, comprendre et ressentir les guerres dont nous ne faisons pas l’expérience sensible ? La question est devenue brûlante depuis le 24 février 2022 et l’invasion de l’Ukraine par la Russie - et renouvelée depuis le 7 octobre 2023 et l’attaque du Hamas contre Israël. En réalité, elle se pose à propos de l’Ukraine depuis au moins 2014. Elle se pose à propos de la Syrie depuis 2011. Elle s’est posée à propos de la Yougoslavie et du Rwanda dans les années 1990, à propos du Cambodge dans les années 1970 et à propos de bien d’autres lieux du monde à bien d’autres époques.

Pourquoi s’intéresse-t-on à certaines guerres et pas à d’autres ? Certaines victimes méritent-elles un surcroît d’attention ? Selon quels critères trie-t-on les vies broyées par les conflits armés ? Afin d’éclairer ces questions délicates et actuelles, le détour par le XIXe siècle s’impose. Vécu par les Européens comme une période de paix, une perception que les atrocités du siècle suivant allaient rétrospectivement conforter, le XIXe siècle fut en réalité une époque de guerre perpétuelle. Et pour cause : les nations d’Europe occidentale propageaient le feu aux quatre coins du globe. Ces guerres au loin soulevèrent pour la première fois la question de l’opinion publique moderne et, avec elle, nombre d’interrogations qui aujourd’hui encore taraudent nos consciences. »

Rémy Pech (Université Toulouse Jean Jaurès)

**La IIème Internationale et la paix**

Dénoncé dès 1895 par Jaurès, le danger permanent de la guerre, inhérent au fonctionnement même du mode de production capitaliste est devenu de plus en plus menaçant au fil des années. La IIème Internationale ouvrière, fondée à Paris en 1889 était fondée sur l’autonomie des partis nationaux qui l’avaient constituée. Son objectif premier était de favoriser l’unité et la coordination de ces partis afin de préparer la révolution mondiale et de revendiquer dans l’immédiat des avancées sociales, la journée de luttes du 1er mai étant affichée comme un symbole et un instrument de mobilisation universels. La montée des périls oblige l’Internationale à se préoccuper du maintien de la paix à partir de 1900. Mais elle peine à proposer une stratégie efficace pour faire obstacle au déchaînement des conflits. La grève générale, approuvée au congrès de 1907 à Stuttgart n’arrive pas à être mise en place et en juillet 1914 l’Internationale est impuissante à enrayer le déclenchement de la terrible hécatombe et ne se relèvera pas de cette faillite.

De récentes recherches (Ducange, Marcobelli, Delalande) ont revisité, à travers les archives des Congrès et du Bureau socialiste international de Bruxelles, les carences de l’Internationale et tenté d’analyser la montée des périls au miroir des nationalismes européens et des rivalités impérialistes. Un bilan en sera présenté avec le souci d’en tirer des enseignements au moment d’une crise majeure des institutions multilatérales face au déchaînement des guerres.

Rémy Cazals (Université Toulouse Jean Jaurès)

**Les petites paix des tranchées 1914-1918**

En décembre 1915, après avoir décrit une fraternisation entre soldats français et allemands sur le front de l’Artois, le caporal Barthas appelait à la construction d’un monument qui célèbrerait ce type de relations. Cent ans plus tard, le président de la République François Hollande a inauguré le Monument aux Fraternisations édifié à Neuville-Saint-Vaast. Récemment, la chaine ARTE a programmé le film *Joyeux Noël* sur le même thème. Mon intervention livrera une typologie des diverses trêves et des erreurs à ne pas commettre à leur propos. Les faits enregistrés pendant la guerre de 14-18 elle-même, et la réalisation du monument traduisent concrètement les idées de Jean Jaurès.

Nadine Picaudou-Catusse (Univ. Paris I Panthéon-Sorbonne)

**Le Proche-Orient une poudrière depuis les années 1920**

Au Proche-Orient, l’Histoire n’en finit pas de broyer les hommes, imposant plus que jamais une mise en perspective historique capable d’éclairer les confits contemporains. Au commencement était une guerre impérialiste, la Première guerre mondiale, qui se solda au Proche-Orient par la défaite de l’Empire ottoman, un éclatement territorial de la région imposé par les intérêts stratégiques des puissances occidentales (Grande-Bretagne et France), la greffe brutale du modèle politique de l’Etat national sur une vieille culture d’Empire, la politisation enfin des communautés ethniques et confessionnelles locales, clientélisées par les puissances européennes, véritables apprentis-sorciers.

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, la naissance de l’Etat d’Israël fondé sur une logique de colonisation de peuplement, les antagonismes régionaux surdéterminés par la guerre froide sur fond d’exploitation pétrolière, la multiplication des conflits civils et l’écrasement des peuples par des oligarchies claniques prédatrices n’ont fait que prolonger et aggraver les germes de conflit semés dans les années 1920.

De puissants facteurs de guerre sont toujours à l’œuvre dans le Proche-Orient d’aujourd’hui, qu’il s’agisse de la multiplication des ingérences étrangères, de la persistance d’une question coloniale, de régimes autocratiques délégitimés, de formations nationales précaires ou de profondes fractures communautaires qui contribuent à la difficile émergence de la citoyenneté.

Fabien GAY (Sénateur, directeur de l’Humanité)

**La paix, un projet politique**

…

Alexandre Riou (Université de Rouen)

**Guerres et paix en Europe centrale et orientale, XIXe – XXIe siècles**

Le 24 février 2022, l’Union européenne et plus globalement l’Occident basculèrent face à l’inédit et l’impensable.

Après 8 années de conflit dans les régions orientales du pays, l’Ukraine était attaquée de plein fouet et sur l’ensemble de son territoire par son voisin – le géant Russe – dans une guerre d’invasion d’une ampleur encore inédite pour ce siècle. L’Europe était alors rattrapée par un passé – son passé – qu’elle pensait alors révolu : celui du retour du spectre de la guerre sur son sol.

Alors que l’Union européenne avait été construite sur la promesse de paix entre les peuples et que près de 80 ans durant, celle-ci fut tenue, l’invasion menée par le Kremlin a fait renaître les démons, les angoisses et les peurs au coeur du Vieux Continent, avec une acuité toute particulière dans sa partie centrale et orientale.

Alors que certains voyaient la chute de l’URSS et la fin du système de bipolarité du monde comme « la fin de l’Histoire », cette dernière nous a rattrapés avec une ironie féroce dans la mesure où, si les schémas ont certes évolué, ce conflit puise ses racines dans l’histoire de ces siècles derniers, grossièrement instrumentalisée et dévoyée par l’agresseur pour justifier et légitimer ses prétentions territoriales et volontés hégémoniques.

Si les régions d’Europe centrale et orientale offrent bien des entrées pour en écrire l’histoire, les guerres et la paix en sont une particulièrement pertinente et efficace. Pas forcément la plus agréable, mais certainement l’une des plus complètes dans la mesure où ces régions clés et si peu connues du public francophone furent, au cours des siècles derniers, l’épicentre des tensions et des guerres qui secouèrent le continent et le monde. La paix au centre de toutes les attentions. Une paix devant offrir à chaque peuple la possibilité de vivre dans un espace où sa nation serait reconnue et son intégrité respectée. Depuis l’Empire d’Autriche au choc des Empires centraux, de la création et la reconnaissance des Etats-nations au nazisme puis au rideau de fer et de l’intégration européenne au retour des appétits hégémoniques, bâtir une histoire des guerres et des paix en Europe centrale et orientale, c’est comprendre l’histoire de l’Europe toute entière

Pierre Challier (La Dépêche du Midi)

**Témoignage sur les points chauds du globe.**

Dans sa carrière de grand reporter, Pierre Challier a été amené à fréquenter des pays marqués par des guerres récurrentes, en proie à des affrontements ethniques, à des tensions interreligieuses ou dont l’histoire a été marquée par les atrocités des guerres civiles et de la Deuxième guerre mondiale, à l’instar de l’Ukraine et de la Russie.

Kosovo, Côte d’Ivoire, Afghanistan, Syrie, Kurdistan irakien, Liban, Israël, Mali, Niger : Il ainsi séjourné dans plusieurs « points chauds » du globe, en proie aux horreurs des conflits d’aujourd’hui, « asymétriques » ou à « haute intensité ».

 Il a également beaucoup travaillé sur la Première guerre mondiale et l’histoire de la Guerre d’Espagne, ainsi que sur la mémoire des victimes, ces 120 à 130 000 fusillés qui gisent encore dans les fosses communes du franquisme et dont les fantômes marquent toujours les clivages politiques actuels, de l’autre côté des Pyrénées.

Les réfugiés : on passe des internements honteux des Républicains ou des Nomades d’hier aux camps d’aujourd’hui pour les Chrétiens d’orient, les Kurdes ou les Syriens, comme à notre frontière où transitent de jeunes Africains fuyant la misère qu’aggravent les affrontements minant leur pays. Il a pu prendre le pouls de populations civiles impliquées sans défense dans des conflits souvent attisés de l’extérieur au mépris des droits élémentaires de l’humanité.

Patrick Le Hyaric (Député européen 2009-2019, Directeur de L’Humanité 2000-2021)

**Gagner la paix**

**Gagner la sécurité humaine**

En cette fin de l’année 2023, notre monde marche-t-il tête baissée vers un gouffre géopolitique pouvant l’engloutir ?

De multiples foyers de tensions, de conflits et de guerres grondent. Que portent la guerre en Ukraine et le feu total déclenché au Proche-Orient par l’État d’Israël en représailles aux abominations de l’entité terroriste du Hamas avec son cortège de morts et de déplacements de population ?

Notre humanité est menacée par les bouleversements climatiques désormais palpable par des milliards d’individus à travers le monde alors que la biodiversité recule.

Créer les conditions d’une sécurité humaine globale implique d’urgence de faire de la paix un projet politique. Cela dépend de l’action des travailleurs et des peuples qui n’en peuvent plus d’être insérés dans un système où prime la guerre économique, et « les guerres de proie » comme les qualifiait Jean Jaurès dans le cadre d’une tentative de reconstruction d’empires.

Mais il n’y a pas de paix sans résolution des grands problèmes auxquels sont confronté les citoyens du monde et leur environnement : inégalités, surarmement, concurrence de tous contre tous, dérèglements climatiques, insécurité sociale, sanitaire, alimentaire, énergétique, d’accès à l’eau, à l’éducation et à la culture.

Le texte de Jean Jaurès préparé pour le grand meeting commun avec le parti socialiste allemand le 9 juillet 1905, résonne d’une puissante actualité : « Le monde apaisé sera plus riche de diversité et de couleurs que le monde tumultueux et brutal. C’est la guerre qui est uniformité, monotonie, refoulement : « l’arc de la paix » avec toutes ses nuances est plus varié que le violent contraste de la nuée sombre et de l’éclair dans le déchaînement de l’orage ».

Fidèle à ces engagements, notre colloque peut être un moment de la construction de « l’arc de la paix » et d’une sécurité humaine globale.

Thomas Wieder (Journaliste, correspondant du journal Le Monde à Berlin)

**La perception de la guerre et de la paix en Allemagne et Europe centrale**

​Le 27 février 2022, trois jours après l’invasion de l’Ukraine par la Russie, le chancelier allemand Olaf Scholz prononce à la tribune du Bundestag un discours dont tout le monde saisit sur-le-champ la portée historique. Estimant que l’événement marque un « changement d’époque » (*Zeitenwende*), il annonce ce jour-là la création d’un « fonds spécial » de 100 milliards d’euros destiné à moderniser la Bundeswehr. Dans une Allemagne qui, de tous les grands pays européens, était celui qui avait le plus écarté la guerre de son horizon politique et diplomatique, le retour de celle-ci sur le continent européen constitue un choc au regard de sa propre histoire - celle d’un pays qui avait renoncé à redevenir une grande puissance militaire après la seconde mondiale - en même temps qu’il révèle le fossé qui s’est creusé entre l’Allemagne et plusieurs de ses voisins d’Europe centrale et orientale, pour lesquels la chute de l’URSS en 1991 n’a pas mis fin à la peur du « grand voisin » russe ». Largement sous-estimée par Berlin - mais aussi par Paris - pendant les décennies 2000 et 2010, cette menace, que le conflit ukrainien a rendue tragiquement concrète, pose aujourd’hui aux vingt-sept membres de l’UE des questions cruciales quant à leur rapport à la paix et à la guerre, interrogeant le fondement même de la construction européenne.

Gilles Candar  (président de la Société d’études jaurésiennes)

**La guerre et la paix, Jaurès et nous**

 Jaurès, combattant de la paix, assurément. Il en est d’une certaine manière à la fois le poète, la célébrant et expliquant comment elle est nécessaire à l’avènement d’une société fondée sur la justice, et le stratège, s’efforçant comme politique de lui trouver un chemin dans la situation politique tendue et complexe de la France, de l’Europe et du monde à la charnière des deux siècles.

« L'humanité est maudite, si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement. » explique-r-il aux jeunes lycéens d’Albi dans un de ses discours les plus célèbres, le « discours à la jeunesse » (1903). Et en même temps, dès qu’il peut, il siège à la commission de la guerre de la Chambre des députés, se passionne pour les questions de stratégie, de l’art militaire depuis l’Antiquité jusqu’à l’époque contemporaine, et il écrit un grand livre, *L’Armée nouvelle* (1910) afin de réorganiser la défense nationale de son pays. Jaurès combat la guerre, il ne l’ignore pas. Il la « pense » aussi, comme l’a écrit l’historien Vincent Duclert, à la fois en politique, en révolutionnaire et en homme d’État, en humaniste préoccupé de « l’avenir » (le dernier mot qu’il ait écrit, publié dans *L’Humanité* du 31 juillet 1914, rappelons-le au passage.

Nous pouvons donc essayer de penser à notre tour, non « comme lui » ou nous demandant « ce qu’il aurait fait ? », mais « avec lui » comme le recommandait Madeleine Rebérioux (1920-2005), l’historienne essentielle des études jaurésiennes. Il n’existe sans doute pas une seule manière jaurésienne de penser le monde d’aujourd’hui, ses conflits et ses chances de paix, mais il est peut-être possible avec Jaurès de rappeler quelques principes, d’analyser quelques conflits qui déchirent et défigurent notre commune humanité et d’esquisser quelques perspectives qui permettraient d’espérer qu’en effet, l’humanité n’est pas totalement et irrémédiablement maudite.